

LE GÉNÉRAL ALEXANDRE LALANNE BERDOUICQ
PRÉSENTE



SOUVENIRS DU COLONEL DE LA CHAPELLE

DANS LES TEMPÊTES
DE L'HISTOIRE

DE LA DRÔLE DE GUERRE AU PUTSCH D'ALGER



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

Général Alexandre Lalanne Berdouticq

DANS LES TEMPÊTES
DE L'HISTOIRE

*Souvenirs du colonel de La Chapelle
De la drôle de guerre au putsch d'Alger*

Coordination éditoriale : Enéa Bahier
Relecture-rewriting : Pierre de Taillac
Correction : Mélanie Lemaire , Amandine Lemoine, Quitterie Murail, Yves Serruys
Couverture : Nolwenn Onillon
Maquette : Angélique Romain
Imprimé en France par Laballery

© Éditions Pierre de Taillac, Paris, 2021
Dépôt légal : juin 2021
ISBN : 978-2-36445-193-3

Éditions Pierre de Taillac
74, rue du Rocher • 75008 Paris
www.editionspierredetailac.com



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

SOMMAIRE

- 009 Prologue
- 011 1^{re} partie : 1934-1939, mon avant-guerre
- 023 2^e partie : la guerre de 1939-1945
- 133 3^e partie : entre l'Allemagne et l'Indochine
- 153 4^e partie : « ma » guerre d'Indochine
- 205 5^e partie : guerre d'Algérie, « de Saumur au soulèvement »
- 257 Épilogue



1952, delta du Fleuve Rouge, en cours de guidage des avions d'assaut contre le Vietminh.

PROLOGUE

Les témoignages historiques complètement détachés du « qu'en dira-t-on » sont rares, car beaucoup de témoins voulurent se justifier ou réinterpréter les événements à l'aune de la mode ou sous l'influence du camp du vainqueur. Rien de cela ici, de la préparation de la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux conflits dits coloniaux qui la suivirent et marquèrent tant les armées françaises.

Cet ouvrage n'est pas un travail de mémorialiste ni d'historien. C'est, remises dans la perspective de l'histoire, une succession d'anecdotes, parfois drôles ou dramatiques, mais presque toutes illustratives de la réalité telle que perçue par un acteur de terrain. Vécues au ras du sol ou à l'état-major du commandant en chef, elles illustrent parfois d'une lumière crue les grands événements déjà connus. En cela le témoignage du colonel de La Chapelle est précieux.

En 1995, et pour des raisons qui lui appartiennent, il n'avait pas encore pris le temps d'écrire ses souvenirs ou de les confier à une personne de confiance qui pourrait les transmettre le moment venu.

À l'âge de 81 ans, il décida donc de laisser enregistrer ses propos. Alors que le rédacteur avait été désigné pour prendre le commandement d'un régiment de la Légion étrangère, le colonel de La Chapelle, qui le connaissait de longue date, répondit enfin à sa demande de témoignage.

Les deux officiers passèrent ensemble de nombreuses heures à faire resurgir du passé tout un pan des « guerres mortes » de la France du xx^e siècle.

Enregistrés sur magnétophone de poche, ces propos, dits d'une voix sourde dont l'âge voilait parfois le timbre, remplirent 14 cassettes de deux heures. La vie militaire étant ce qu'elle est, le rédacteur ne put terminer de les transcrire et les remettre en ordre sur le papier que 23 ans plus tard. Il dédie à madame de La Chapelle ce travail qui dura des centaines d'heures d'écoute, d'interprétation, de décryptage laborieux, de remise en ordre et de rédaction de la langue parlée vers l'écrit.

Hélas ces enregistrements ont été faits avec du matériel déficient. Une partie en est donc perdue, que l'on peut estimer de 10 ou 30 % selon les cassettes. Dès lors il existe dans ce récit des manques parfois importants.

Cela dit, et bien qu'incomplet, réjouissons-nous de cet éclairage très vivant et dénué de jugements de valeur à une époque où tout le monde juge de tout sans à peu près rien en connaître.

Le rédacteur quant à lui certifie qu'il n'a jamais trahi ce qu'il a cru discerner de la pensée de son « grand Ancien » et ami. S'il existe parfois des contradictions dans certains propos, elles ont été signalées avec les précautions nécessaires.

En outre, l'auteur a tenu à replacer dans leur contexte les événements historiques dont le lecteur pourrait ne pas être familier. Il a également rajouté de nombreux commentaires en notes de bas de page pour expliciter des termes techniques ou tactiques. Quand ils sont inclus dans le corps du texte, ces commentaires ou ces précisions y figurent en caractères différents.

Enfin, à l'exception d'une fois et avec l'accord de madame de La Chapelle, aucune censure n'a été exercée sur les propos du colonel. Mais laissons-lui la parole **pour servir l'histoire**.

ALEXANDRE LALANNE BERDOUTICQ

I^{re} PARTIE : 1934-1939, MON AVANT-GUERRE

L'ENGAGÉ VOLONTAIRE

Il faut le dire avec modestie, mes études furent laborieuses. Jusqu'en mathématiques élémentaires, je les ai poursuivies à Villefranche-sur-Saône chez les jésuites de Mongré et j'ai été candidat au bac en 1932, à 18 ans.

Mis à la porte deux mois avant l'examen pour d'obscures questions disciplinaires, les Bons Pères décident néanmoins de me reprendre dans leur collège d'Avignon. Mes parents étaient alors à Alep en Syrie, où mon père servait comme officier à l'armée d'Orient. Je suis donc seul en métropole et ne puis compter que sur le Père de La Chapelle, un oncle, alors Provincial des jésuites de France.

J'arrive à Avignon à Pâques 1932 sans grand espoir de me voir un jour bachelier car j'échoue en « candidat libre » à cet examen.

Échec donc, puis je reprends la scolarité et passe de nouveau le bac en 1933 au lycée Ampère de Lyon.

Mon intention initiale est de rejoindre l'armée de l'air qui venait d'être créée et d'entrer à l'école des sous-officiers d'Istres et je me présente à l'examen d'admission, organisé à Avignon.

Me voilà reçu premier sur une quarantaine de candidats, mais je me vois éliminé à l'examen médical pour albumine... Il est vrai qu'à l'époque je mangeais quatre tranches de viande à midi et quatre le soir chez ma grand-mère à Lyon... Certes, la chère femme tenait à ma santé mais avait un cuisinier remarquable et complice, dont je profitais allègrement.

Sur ces entrefaites ma mère rentre de Syrie et elle m'emmène à l'hôpital Desgenettes de Lyon pour une visite de contrôle. On me trouve en pleine forme à la seule condition de rééquilibrer mon alimentation. L'albumine est cependant rédhitoire pour l'armée de l'air, qui ne peut revenir sur les conclusions d'un examen médical. Qu'à cela ne tienne, je décide de ne pas tenter de nouveau mon bac et m'engage dans l'armée de terre à Orléans au 1^{er} groupe d'automitrailleuses.

Je serai donc cavalier, et non pilote d'avion.

Le 10 novembre 1934, je signe mon engagement. Me voilà soldat de deuxième classe de la cavalerie française à 20 ans.

LE 1^{er} GROUPE¹ D'AUTOMITRAILLEUSES

Le groupe est alors une unité intéressante. Mon père, cavalier lui aussi mais de la Grande Guerre, avait également été tenté par l'aviation. En 1917, ses premiers vols furent fatals à sa vocation et il passa dans les chars, où il participa aux grandes attaques de 1918. Vers la fin de la guerre, il fut nommé officier d'ordonnance du maréchal Fayolle et arriva à Mayence en occupation en Allemagne. À la mort du maréchal, le général Degoutte prit le commandement de « l'armée française du Rhin ». Quant à lui, mon père garda la même affectation mais la quitta quelque temps après et passa dans les automitrailleuses, dont un groupe était également stationné à Mayence. Lieutenant à l'époque, mon père m'a donc donné le virus de la cavalerie sans le savoir.

À Orléans, je « fais mes classes² » puis suis le cours d'élève brigadier, où je suis nommé à ce grade le 16 avril 1935 et enfin maréchal des logis le 1^{er} novembre de la même année.

Me voilà donc sous-officier à moins d'un an de services³.

LE 7^e RÉGIMENT DE CHASSEURS À ÉVREUX À PARTIR DU 8 NOVEMBRE 1935

Dans l'armée de terre de cette époque, on motorisait une partie de la cavalerie, non sans certaines réticences des amoureux du cheval, il faut le souligner. Volontaire pour cette nouvelle arme motorisée, je la rejoins car

1. Un groupe est une unité composée de plusieurs escadrons et « forme corps », c'est-à-dire qu'il dispose de son autonomie administrative. Les groupes (d'artillerie ou de cavalerie) ont des effectifs largement moins étoffés que les régiments. Ils sont en général commandés par des officiers du grade de « chef d'escadrons » (commandant).

2. Les « classes » sont le nom habituel de la période d'instruction initiale destinée à transformer un jeune civil en soldat capable d'être affecté utilement dans une unité opérationnelle. Il peut alors suivre une période d'instruction complémentaire de spécialité pour être ensuite affecté comme pilote d'engin, tireur, mécanicien, etc.

3. Les grades d'homme du rang sont les suivants dans la cavalerie : soldat (ou « cavalier »), brigadier (caporal dans l'infanterie) et brigadier-chef (caporal-chef). Le grade de maréchal des logis (sergent) est le premier des grades de sous-officier. On notera la vitesse remarquable de progression du cavalier Gilbert de La Chapelle, qui est nommé sous-officier en seulement un an.

l'esprit qui y régnait me plaisait. Il fallait des effectifs et les volontaires y étaient les bienvenus. À l'époque mon régiment est encore à cheval, mais un de ses groupes d'escadrons est en cours de motorisation. C'est celui que je rejoins.

Soulignons que, dans les régiments d'alors, on ne voyait presque jamais les officiers. Dans leur grande majorité, ils passaient leur temps à monter à cheval, à participer à des courses et à suivre des chasses à courre, surtout dans le centre de la France, grande région cynégétique où les équipages de vénerie étaient nombreux.

J'arrive au 4^e escadron, commandé par un homme d'une grande dureté, le capitaine Lambert. C'est un magnifique seigneur, mais odieux et détesté de ses cadres. Détesté certes mais, je dois le dire, très respecté. Un camarade sous-officier qui le connaissait de longue date me confia assez rapidement : « S'il fallait partir en guerre, c'est avec lui que je voudrais partir. » Bel éloge !

Il fallait poursuivre mon instruction, car je ne voulais pas rester dans le corps des sous-officiers, quelle que soit sa valeur⁴. Mon but était de devenir officier.

Il se trouve que le 7^e chasseurs avait été chargé de regrouper et préparer les candidats des autres régiments pour le concours d'admission à Saumur, l'école des officiers de cavalerie. Dans cette unité de préparation, j'avais retrouvé au régiment des camarades que je connaissais et qui, arrivant des EOR⁵, devaient rendre leurs galons pour préparer Saumur afin de devenir officiers d'active. C'étaient parfois des vocations tardives, comme Lagarde, qui sortait d'Agro⁶ et arrivait d'un régiment stationné à Paris. Nous étions tous âgés d'une grosse vingtaine d'années et pleins d'idéal.

Le capitaine Lambert, quant à lui, venait souvent nous voir, à l'inverse d'autres officiers, comme le lieutenant de Lhermitte, mon chef de peloton. Je ne l'ai vu pour la première fois qu'au bout de trois mois alors que j'étais l'un de ses sous-officiers !

4. On ne dira jamais assez que la colonne vertébrale d'une armée n'est pas composée des officiers mais bien des sous-officiers. Ce sont les sous-officiers qui font exécuter les ordres, ces derniers étant conçus par les officiers.

5. Élèves officiers de réserve, donc déjà officiers.

6. La célèbre école d'ingénieurs agronomes, au concours très difficile (d'un niveau comparable à celui de Polytechnique ou des Mines).

Anecdote significative : un matin, nous voyons arriver Lhermitte pour la première fois au rassemblement (nous le surnommions Cloclo, allez savoir pourquoi). L'air solennel il nous déclare : « Comme je pars en permission, le maréchal des logis-chef Garcia prend le commandement. »... Étonnement de notre part car nous n'avions encore jamais vu notre lieutenant !

L'instruction en vue du concours d'entrée à Saumur

Toute la journée nous faisons de l'école de conduite et des exercices de tir, car il fallait nous accoutumer à nos engins blindés et à nos motocyclettes. À Orléans, notre escadron était sur semi-chenillés Kégresse, alors que l'autre escadron était monté sur automitrailleuses White-Laffly.

Nous étions dénommés « escadron de reconnaissance » (ce qui implique de pouvoir engager le combat) tandis que l'autre était un « escadron de découverte », qui n'a pas ces obligations de feu⁷. Les deux engins avaient donc des armements différents.

À Évreux, nous étions dotés de véhicules Citroën, émanations de la célèbre croisière jaune, qui étaient en fait des aberrations ergonomiques. Nous les avons gardés peu de temps, puis sont venues en remplacement les AMR⁸, petites chenillettes très basses, remarquables de vitesse et d'efficacité.

En même temps, nous continuions à quelques-uns notre préparation au concours d'entrée à Saumur. Il avait l'avantage de nous exempter de service régimentaire, à l'exception de la garde hebdomadaire.

Nous faisons des manœuvres très fréquemment mais les « pelotons préparatoires » nous occupaient le reste du temps, aux ordres de Lambert. Cet impitoyable instructeur ne nous laissait jamais de temps libre et les résultats de ce système se révélèrent remarquables, car il nous fallait tout apprendre par nous-mêmes sous son contrôle.

Le peloton préparatoire comportait une quarantaine d'élèves. Nous faisons beaucoup d'équitation en vue de Saumur, restée fidèle à cette discipline comme école de caractère et de décision. Il est intéressant de

7. « Reconnaître » est une action offensive destinée à obtenir des renseignements sur le terrain ou sur l'ennemi en engageant éventuellement le combat. « Découvrir » (le terme n'existe plus et a été remplacé par « renseigner ») n'est pas une action offensive mais a le même objectif, en restant discret sans engagement du feu autrement que pour se « dégager » si nécessaire.

8. Automitrailleuse de reconnaissance.

noter que notre « emploi guerre⁹ » nous voyait affectés hors du 4^e escadron. En temps de guerre, le régiment formait en effet un groupe de reconnaissance de grande unité (en l'occurrence une division¹⁰), mais nous ne rejoignons cette affectation que pour les manœuvres de grande ampleur, en général organisées une fois par an à l'automne.

Le général Altmeyer exerçait alors les fonctions d'inspecteur de la cavalerie. À l'époque, les régiments stationnés dans l'Est étaient très sérieux, rigoureux et remarquablement entraînés (dragons portés, etc.) et travaillaient beaucoup. Ceux de l'ouest de la France, comme le nôtre, avaient une réputation justifiée de dilettantes : on y montait en course et on y chassait. Si l'on était mondain, il fallait être affecté dans l'Ouest, car c'était considéré comme très chic.

Une anecdote représentative de l'époque : notre régiment voisin, des hussards, a été l'objet d'une inspection surprise et le général Altmeyer savait ce qu'il faisait.

Il se présente donc en pleine nuit et demande à voir l'officier de permanence, qui est introuvable. À 8 heures du matin, on n'avait toujours pas trouvé d'officier et le colonel lui-même resta introuvable plusieurs heures : il chassait. Les conséquences de cette affaire furent sanglantes et je crois d'ailleurs savoir que cette unité a été dissoute¹¹.

Entre sous-officiers préparant Saumur, nous parlions évidemment de la situation en Europe. Dès cette époque nous étions convaincus que les choses n'allaient pas durer longtemps ainsi et que la guerre reprendrait un jour ou l'autre. Nous la sentions arriver en observant ce qui se passait en Allemagne.

Aussi bien l'encadrement que les hommes avaient bon esprit et à mon sens se montraient compétents, malgré les limites soulignées plus haut.

9. Affectation en cas de guerre.

10. On distingue les « petites unités » (pelotons ou sections, escadrons ou compagnies), les « unités » (groupes ou bataillons et régiments, qui eux-mêmes comprennent plusieurs groupes ou bataillons) et les « grandes unités » : brigades, divisions, corps d'armée, armée. Chacun de ces échelons (tactiques, opératifs ou stratégiques) successifs comprend plusieurs ensembles de rang inférieur. Les « armées millionnaires » des deux conflits mondiaux comprendront même des « groupes d'armées ».

11. Ces précisions sont intéressantes et révèlent l'une des causes de la défaite de 1940. L'ambiance dans l'armée allemande, en reconstitution à l'époque, était totalement différente et il y régnait un très grand sérieux.

L'ambiance était excellente entre nous, et la camaraderie très développée au sein du corps des sous-officiers. Il faut dire aussi que la quarantaine de candidats à Saumur renforçaient par leur qualité celle, déjà bonne, de l'encadrement du régiment. Je n'ai d'ailleurs pas souvenir de l'existence d'une rivalité entre les candidats et les sous-officiers affectés normalement au régiment, c'est-à-dire ceux qui ne préparaient pas le concours d'officier. Il est vrai que nous étions, quant à nous, perpétuellement en exercice d'instruction ou d'entraînement, et l'on nous mettait en permanence en situation de commandement face à des hommes qui n'étaient pas nos subordonnés habituels, car ils provenaient de l'ensemble des escadrons du régiment. Il est en effet toujours plus difficile de commander des hommes que l'on ne connaît pas, mais c'est une épreuve très instructive pour mesurer puis affirmer ses qualités de chef.

À cette époque, d'ailleurs, je me souviens que nous sommes allés faire les « adieux aux armes » du général Weygand¹², au château de Saint-Germain. Je participais à cette prise d'armes avec mon peloton et le général Weygand nous passa en revue. Alors que je me trouvais aux côtés du maréchal des logis-chef Garcia, le général s'arrêta et, s'adressant à mon voisin, lui dit : « Bonjour Garcia ! » Ils s'étaient en effet connus au Maroc 10 ans auparavant. Sa mémoire nous stupéfia !

Au régiment, les exercices se déroulaient dans un cadre tactique dont « l'ennemi » ne représentait pas particulièrement les troupes allemandes. Nous affrontions un *plastron* sans personnalité, sans doctrine d'emploi, pour tout dire élémentaire et ne disposant que de petits échelons tactiques. Nous manœuvrions au fanion¹³, sans aucune utilisation de la radio, dont nos engins étaient d'ailleurs dépourvus.

Nous manœuvrions donc « à la française » contre un ennemi qui manœuvrait comme nous, quand d'aventure il manœuvrait. À ce sujet, et des années plus tard, alors que j'étais en Afrique du Nord avec le 1^{er} REC¹⁴ en 1943 et que nous nous apprêtions à combattre de nouveau contre les

12. Devenu célèbre en 14-18 comme chef d'état-major de Foch. Il commanda ensuite l'armée polonaise dans sa campagne contre les bolchéviques. Il y gagna l'éternelle reconnaissance des autorités polonaises et termina sa carrière en France comme généralissime désigné en cas de guerre, de 1932 à 1935. C'était donc, en quelque sorte, le CEMA (chef d'état-major des armées) de l'époque.

13. C'est-à-dire en transmettant les ordres à l'aide de fanions.

14. 1^{er} régiment étranger de cavalerie (les « cavaliers » de la Légion étrangère).

Allemands, j'avais été épouvanté de la manière dont l'ennemi était représenté en exercice. Il ne correspondait en rien à ce que nous étions quelques-uns à connaître de l'ennemi réel. Une véritable fiction, qui nous coûta fort cher quand nous dûmes affronter cet ennemi réel, qui connaissait si bien son métier.

Nous faisons en revanche beaucoup d'*identification*¹⁵ des engins allemands, y compris les avions.

La guerre d'Espagne battait alors son plein et il me souvient qu'à la défaite du camp républicain en mars 1939, le régiment avait reçu l'ordre d'envoyer des sous-officiers participer au désarmement des républicains qui se présentaient à la frontière française. Nous les avons vus revenir « couverts d'armes de poing¹⁶ » saisies lors de cette reddition, armes que nous leur avons rachetées. Il faut préciser qu'à l'époque les officiers devaient acquérir eux-mêmes tout leur équipement et leur armement : pistolet, jumelles, etc. C'est ainsi que j'ai acheté le pistolet espagnol que j'avais pour la campagne de France de 1940. J'ai donc acheté un superbe pistolet-mitrailleur allemand Mauser MP40 et un remarquable pistolet P38 de calibre 9 mm.

Les événements de la guerre d'Espagne et, entre autres, les livraisons de matériel militaire auxquelles la France a procédé au profit du gouvernement républicain¹⁷ n'ont eu au régiment aucun impact sur notre instruction ou sur nos préoccupations. Nous ignorions d'ailleurs la nature et même l'existence de ces transferts.

À ce que je me rappelle, le Front populaire et les événements de 1936 nous ont peu touchés, sinon par les grèves du printemps et de l'été. Nous avons bien été mis en alerte à cause de certains blocages dans les charbonnages, mais personnellement je n'en garde pas de grands souvenirs, car mes camarades et moi étions totalement absorbés par la préparation au concours de Saumur.

15. Qui consiste à reconnaître des modèles de véhicules (ou autres) à partir de silhouettes ou de photographies.

16. Les « armes de poing » sont les pistolets et revolvers, les « armes d'épaule » sont les autres armes légères (fusils, fusils-mitrailleurs, carabines).

17. Rappelons que la France choisit de soutenir (du bout des lèvres) le gouvernement « républicain » et pas celui des « nationalistes » de Franco pendant cette guerre qui se déroula de juillet 1936 à mars 1939.

En avril 1961, le colonel de la Chapelle commande le célèbre 1^{er} régiment étranger de cavalerie. Considérant « qu'il y a des choses qui ne se font pas », il fait le choix d'engager son unité dans le putsch d'Alger.

Cet officier courageux a commencé sa carrière à l'âge de 20 ans comme simple soldat. Pendant les vingt-sept ans où il servira la France les armes à la main, Gilbert de la Chapelle sera impliqué dans toutes les guerres où sera engagé notre pays : la campagne de France (1940), la guerre fratricide en Syrie (1941), la dure campagne de Tunisie (1943) et la libération de la France (1944-45).

Il part en Indochine en 1951 et s'illustre à la tête d'un groupement amphibie pendant deux ans puis sert un an à l'état-major du commandant en chef, entre autres lors de la bataille de Diên Biên Phu.

Après un premier séjour en Algérie, il se voit confier le commandement du 1^{er} REC en 1960.

Ces souvenirs offrent un éclairage original sur les tempêtes de l'Histoire qu'a traversées l'armée française au XX^e siècle, vécues par un acteur étranger aux passions.

Son témoignage, inédit, a été recueilli par le général Lalanne Berdouticq en 1995 sur des cassettes audio. Il se révèle exceptionnel et apporte à l'Histoire bien des précisions sur des événements parfois peu connus.

Le général (2S) Alexandre Lalanne Berdouticq, saint-cyrien et breveté de l'École supérieure de guerre, a servi principalement dans les troupes de montagne et la Légion étrangère, dont il a commandé un régiment d'infanterie. Également instructeur à Saint-Cyr et à l'École de guerre, il a servi en Bosnie-Herzégovine, au Moyen-Orient et en Afrique sahélienne. Il enseigne maintenant la géopolitique et écrit des articles et romans.

**Les droits d'auteur de ce livre seront reversés
aux œuvres sociales de la Légion étrangère.**

19,90€

